

Rencontre avec Magdalena Brozda

Chocs visuels sur mesure

Anna Vaucher

Rien que pour sa pièce, l'exposition des Bourses de la Ville, vernie ce mardi, devrait se visiter de nuit. Au Centre d'art contemporain, le promoteur verrait alors apparaître dans le noir, comme un spectre fantomatique, la robe de Magdalena Brozda. Fasciné, il distinguerait en s'approchant les toutes petites croix des 1200 chapelets phosphorescents cousus main. Douze kilos de plastique qui se muent en une étoffe soyeuse terminant sa course au sol.

The white dress, à mi-chemin entre robe de mariée et habit mortuaire, symbolise le destin funeste des quatre filles du dernier tsar de Russie. «Cette histoire me fascine. Il y a d'abord ces sœurs, très liées, très belles, qui vivaient enfermées dans leur palais en rêvant d'amour», raconte Magdalena. Puis la révolution bolchevique arrive, elles sont enlevées puis assassinées. On a retrouvé des photos d'elles en tenue d'ouvrière, les cheveux rasés, les visages transformés. Je voulais transmettre cette dualité, cette histoire d'adolescentes en robe de dentelle qui vont disparaître dans des conditions mystérieuses.»

Broderies polonaises

Dans son atelier, on s'attendait à voir des amoncellements de fils qui auraient envahi des tapis d'époque, une boîte d'épingles renversée. Il n'y a rien de tout ça dans le Design Incubator, qui réunit des locaux que se partagent, sur concours, d'anciens élèves de la Haute Ecole d'art et de design. «Je suis en train de créer ma marque. J'utilise ce lieu pour mon travail administratif, pour des rendez-vous.» Pour coudre, la designer de 28 ans a besoin de l'intimité de son intérieur, retrouvé après un an de stage chez A.F. Vandevorst et chez Hussein Chalayan, son «maître». «Je ne pouvais pas vous emmener chez moi. Je vis avec mon ami chez son grand-père. Et c'est un tel bordel qu'il n'a même plus rien d'artistique!»

Un fil rouge

Magdalena est une poupée menue au visage préraphaélite, qui porte des jeans *eighties*, fume des Vogue mentholées et s'entend très bien avec «Nonno», artisan bottier de 86 ans, qui travailla pour Sophia Loren. Son foutoir ne le dérange pas, il lui a attribué pour cela la salle à manger. On aurait aimé y voir ses valises débordantes de broderies ramenées de sa Pologne natale, qu'elle n'a pas encore eu le temps de déballer. «J'ai passé une semaine avec des artisanes. Je



La designer à côté d'une pièce de sa collection de diplôme, qui en 2009 avait fait parler d'elle. STEEVE IJUNCKER-GOMEZ

Magdalena Brozda Bio express

- 1984** Naissance à Czeszochowa, Pologne.
- 2004** Arrivée à Genève, pour étudier les sciences sociales. Elle s'inscrit finalement, sur concours, à l'année propédeutique des arts appliqués pour entrer à la Head.
- 2009** Obtient un bachelor en design de mode à la Head. Styliste chez Femina.
- 2010-2011** Effectue une année de stage, d'abord chez A.F. Vandevorst à Anvers puis chez Hussein Chalayan à Londres.
- 2012** Se lance dans la création de sa marque, à Genève, dont elle dévoilera le nom bientôt. Une pièce à voir jusqu'au 14 octobre au Centre d'art contemporain.

leur ai montré mon travail et je vais collaborer avec elles pour la suite.» La Pologne, elle la quitte en 2004 pour venir étudier à Genève. Elle se destine aux sciences sociales puis, pour une raison qu'elle ne s'explique pas encore aujourd'hui, envoie un dossier à la Head. «Mon père est ingénieur, ma mère historienne, ma sœur économiste. Il n'y a pas d'artistes dans la famille, moi-même je n'avais jamais dessiné.»

Elle est acceptée, se dit que c'est de la folie, se lance quand même. «Je me rappelle encore son dossier d'admission, raconte Elizabeth Fischer, responsable de la filière design bijou. Elle avait présenté une installation de vêtements, entre design et art. Il y avait déjà un univers très personnel, une incroyable détermination.» Son atout? «La passion, qui permet de travailler jour et nuit, de se remettre en question jusqu'au

bout. Magdalena fait partie de ces étudiants qui donnent envie de se lever le matin. Je suis son parcours depuis des années. Dès la première minute, je savais qu'elle était en marge des généralités. Elle est d'une force impressionnante, d'une volonté rare», poursuit Bertrand Maréchal, professeur en design mode, qu'elle appelle son «mentor».

Derrière son col Claudine, avec son accent marqué, elle assure, une tasse de porcelaine à la main, ne pas avoir la nostalgie de son pays d'origine. «J'adore sa culture, ses paysages, ma famille. Mais vous savez, j'ai grandi à Czeszochowa, un village fantôme, c'est très étrange. C'est un pays avec une histoire lourde, la Seconde Guerre mondiale et le communisme sont toujours dans les esprits des habitants, ils n'arrivent pas à tourner la page.» Ses souvenirs sont dans ses habits. Sa vie est maintenant ici.

Encre Bleue

Flyer ou papillon?

Vous avez l'œil, et le bon, dès qu'il s'agit de traquer dans les écrits une bourde ou un anglicisme. Grâce à votre courrier, c'est la formation continue assurée!

Pourquoi, par exemple, utiliser le mot «flyer» pour parler des prospectus que l'on distribue dans la rue? Papillon, c'est plus mignon! me fait remarquer une amoureuse de la langue française. «OK», serais-je tentée de dire pour être concise. «Stop!» C'est faux, tout ça. Et plutôt deux fois qu'une! Décidément, il ne faut jamais se laisser tenter par les mots trop courts et percutants...

Simone me signale une faute d'orthographe qui lui fait toujours mal aux yeux à l'entrée des parkings (des «parcs de stationnement» devrais-je écrire) ou à l'entrée des chantiers. Le terme «ayants droit» est truffé de «s» partout. Un suffit. Encore faut-il savoir où le placer, n'est-ce pas?

C'est dans un livre tout ce qu'il y a de plus sérieux que Rosemary a vu à deux reprises cette méprise: «au temps» écrit à la place d'«autant». Autrement dit, le titre du livre de Margaret Mitchell serait *Au temps en emporte le vent*. Mais où allons-nous?

A Haut-Vernier! Une localité qui a fait son apparition dans notre journal à la place d'Auvernier. Une invention géographique toute genevoise...

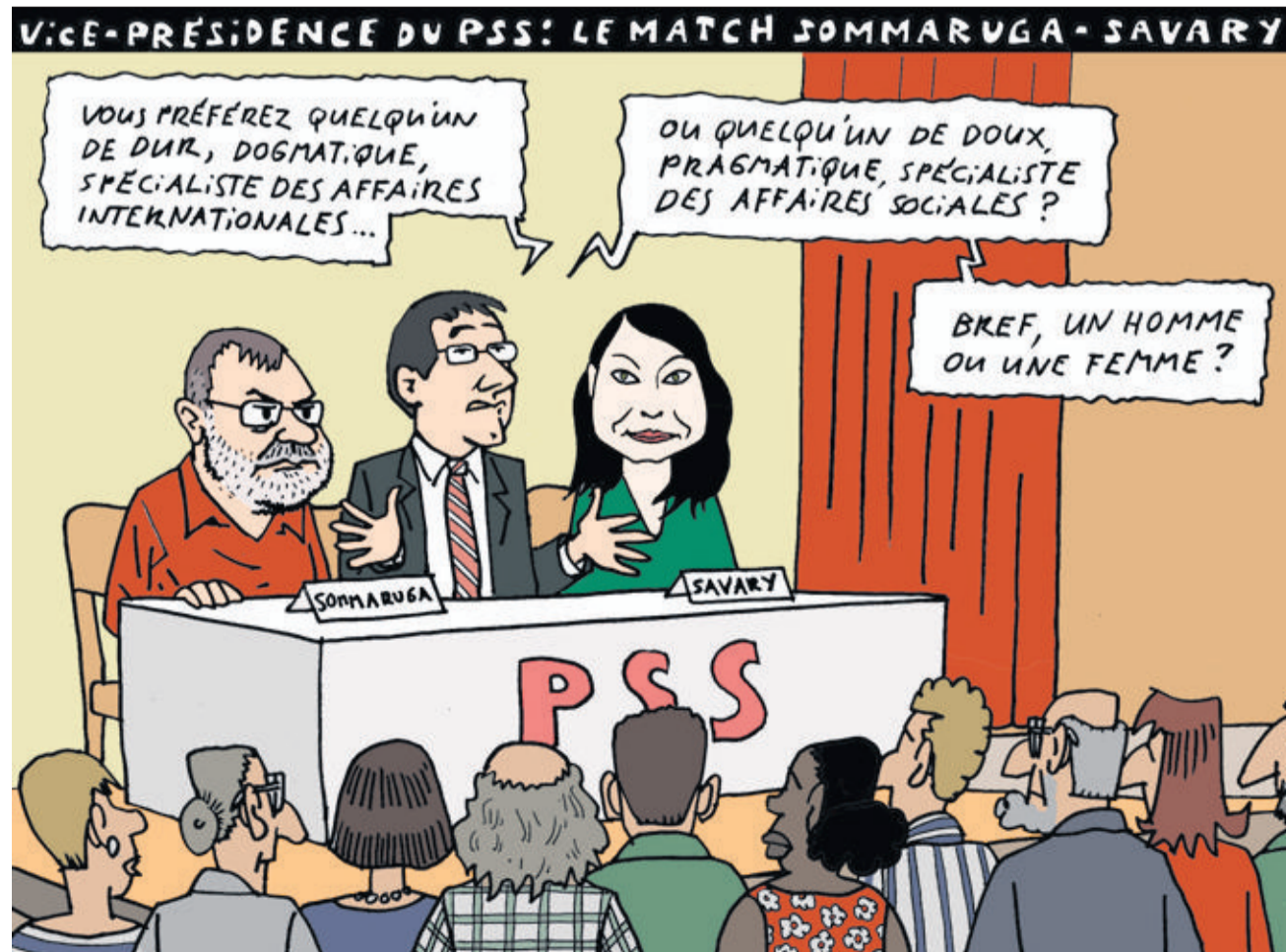
Et c'est un «malentendant de la conjugaison, un muet de la conjugaison, un non-voyant de la syntaxe» qui a pris sa plus belle plume pour dire qu'une coquille par-ci par-là, ce n'est pas la mer à boire. «Il vaut mieux écrire avec son cœur et ses tripes qu'avec le bon usage de la grammaire.»

Même si avec les deux, c'est encore mieux!

Julie

Retrouvez les chroniques de Julie sur encrebleue.blog.tdg.ch ou écrivez à Julie@tdg.ch

Le dessin par Herrmann



Genève au fil du temps



Le temple de Saint-Gervais au XIXe siècle (IV/IV)

Cette photographie de Saint-Gervais, prise vers 1900, montre bien la disposition des bancs et des tribunes autour de la chaire qui prend la forme d'un amphithéâtre, selon la tradition protestante. Les orgues, longtemps proscrites, n'ont été introduites dans les temples qu'à partir du XVIIIe siècle. Ici, celles de Joseph Merklin, inaugurées en 1875.

COLLECTION BGE, CENTRE D'ICONOGRAPHIE GENEVOISE

Retrouvez les images de la Bibliothèque de Genève. www.tdg.ch/geneve-au-fil-du-temps